

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Plage de calme – théâtre schizo.

Comédie tragique ou tragédie comique ?

D'Anne POIRÉ

Caractéristiques

Durée approximative: 60 minutes

Distribution :

- Lui. Un amoureux en short ou en maillot de bain, son tee-shirt pourrait bien porter un cœur... Il est doux, prévenant, avec sa belle.
- Elle. Une amoureuse en short ou en maillot de bain, son tee-shirt pourrait bien porter un cœur... Tous deux peuvent être assortis, avec des couleurs complémentaires (tee-shirt rose et short jaune pour l'un, et l'inverse pour l'autre, par exemple) (ou costume marin tout à fait semblable, comme des jumeaux). Bien élevée, elle n'ose froisser l'Homme qui vient les déranger en partant trop brutalement.
- L'homme. Il vocifère, parle fort. Agressé, puis semble implorer un peu de pitié. Il n'est pas très bien rasé. Il est trop habillé pour la saison, et le lieu (une plage), chaussé de rangers, ou de bottes, vêtu d'une veste, fermée, boutonnée jusqu'en haut, sur un pull, qui dépasse, par le bas. Les manches tire-bouchonnent également, comme le pantalon, inadapté. Le spectateur doit percevoir d'emblée cette abondance de vêtements, superposés, un peu comme si c'était l'hiver, le tout en pas trop bon état, sale, déchiqueté. Il arrive trempé sur scène. Dégoulinant.
- La vieille dame, qui se baignait. En maillot de bain une pièce, à l'ancienne, (à pois, fleurs ou rayures), et surtout, elle porte un bonnet de bain sur la tête. Elle arrive elle aussi toute mouillée. Grave, au départ, elle est en colère, puis elle comprend à qui elle a affaire, et ne cherche pas à l'agresser trop.

Décor : Une plage, qui peut être stylisée ou non, toute la scène étant orientée vers la mer (le public).

Costumes : Maillot de bain pour la dame, short ou maillot pour le couple, très habillé, et trempé, pour l'homme. Le petit sac à dos tenu par l'homme est rose bonbon, ou d'une couleur fluorescente, à la dernière mode du moment... pas du tout adapté au type de l'individu. Au départ, lorsqu'il arrive, on ne le voit pas du tout. (Sans quoi cela ferait fausse note.) On peut observer l'homme tripatouiller, le regarder, plonger ses mains dedans, sans trop découvrir à quoi il ressemble, l'idéal serait que l'on n'aperçoive son look « féminin » et « mode » qu'à la fin, lorsqu'arrive la baigneuse.

Il s'agit d'un spectacle tout public.

Synopsis : Sur la plage, au lever du jour, de drôles de rencontres sont parfois possibles, surtout lorsqu'un homme se prend pour un envoyé de Dieu sur la terre.

L'auteur peut être contactée par courriel à l'adresse suivante :
anne.poir@wanadoo.fr

Scène 1

(Sur une plage totalement déserte, - le public constituant la mer - , au lever du jour : la lumière augmentant peu à peu, on entend le bruit des vagues, quelques mouettes. Sur la droite, au loin, se devinent des palmiers, ou pins parasol... Arrivent deux amoureux, qui s'étreignent.)

Elle (câline) :

On est bien...

Lui (l'enlaçant) :

Oh oui, on est bien. *(Il chuchote à son oreille, tous deux éclatent de rire.)*

Elle (tendrement, face à la mer) :

On s'installe là ?

Lui (posant la serviette qu'il portait sur son épaule à même le sol, écartant un coquillage, puis un petit caillou) :

Parfait.

Elle :

Regarde, là, les rochers.

Lui :

Oh, oui, on devine des formes incroyables !

Elle (montrant un point, dans le public) :

On dirait un loup, le premier, ici...

Lui :

Et l'autre, juste à côté, sur la droite, (*riant*), il te ressemble, de profil... (*caressant le visage de la jeune femme.*) Tu es belle !

Elle (*se serrant contre lui*) :

Ou plutôt, il te ressemble, dans toute ta splendeur. (*L'embrassant.*) Quelle merveille : c'est le premier matin du monde. Heureusement que les cigales ont eu la bonne idée de nous réveiller ! Il faisait si chaud, à l'hôtel. Et là, contre toi, je suis en état d'équilibre et de bonheur total. Ô, mon amour...

Lui (*lui caressant les cheveux, le menton, le front*) :

Nous sommes seuls au monde. (*Il chuchote à son oreille, tous deux éclatent de rire, heureux.*)

Elle (*regardant la mer*) :

Comme c'est calme. (*Un temps.*) C'est beau... (*Un temps.*) Oh, regarde, là...

Lui (*scrutant l'horizon, qui commence à devenir plus clair*) :

Où ?

Elle :

Si, regarde, là...

Lui :

Quoi ?

Elle (*souriant*) :

Une tête, dans l'eau. Le premier baigneur ...

Lui :

Oui, je le devine. Non, là, je le vois, ça y est. (*Un temps.*) À mon avis, c'est plutôt une dame, dans son mouvement, le ralenti de ses gestes. Et puis regarde, elle doit porter un bonnet de bain d'autrefois...

Elle (*souriant toujours*) :

Elle avance lentement...

Lui :

Mais régulièrement. Je parie pour une pensionnée des Postes et Télécommunications, ou une employée du gaz, qui se baigne désormais 365 jours par an.

Elle (*complétant*) :

Elle a habité toute sa vie à Paris...

Lui :

En banlieue.

Elle (*hochant la tête*) :

Bien sûr, à Saint-Ouen, de l'autre côté du périphérique. Pas même un pavillon. Elle occupait un appartement minuscule. Sans salle de bain.

Lui :

Les WC sur le palier.

Elle :

Elle se disait, « Quand je serai à la retraite, j'irai voir la mer. »

Lui :

Elle ne s'est jamais offert le moindre voyage, ni vers le Sud, ni ailleurs.

Elle :

Elle n'en avait pas les moyens...

Lui :

Il faut dire, dans les films, ça lui semblait si beau, les flots ! Les vagues, le ressac... Elle était sûre qu'elle aimerait.

Elle (*acquiesçant*) :

La couleur...

Lui :

Les lumières...

Elle :

Les parfums...

Lui :

Ce calme...

Elle :

Tu te rends compte, elle restait, rêveusement devant son lavabo, lorsque l'eau s'évacuait, par la bonde. Et puis, sous la douche, elle fermait les yeux, elle imaginait les mouettes.

Lui (*caressant toujours ses cheveux, ses épaules, tendrement*) :

Tu te rends compte : juste l'année de sa retraite, elle touche un héritage.

Elle :

Non. Son patron !

Lui :

Il voit ses bénéfices augmenter, il lui accorde une prime somptueuse.

Elle :

Pas forcément en fin de carrière. Avant !

Lui :

Tu rêves ! Et avec ces miettes, elle finirait au bord de la mer, définitivement ? (*un temps*) Parce qu'elle habite là, elle n'est pas de passage.

Elle :

À vrai dire, elle se lance plutôt dans le loto. Ou elle joue au tiercé. Juste une fois, pour essayer.

Lui :

On connaît la musique : la chance, qui sourit aux débutants...

Elle :

Le mieux, c'est qu'elle gagne une somme invraisemblable.

Lui :

Elle est raisonnable, elle décide aussitôt d'arrêter de jouer, et de travailler. En même temps.

Elle : *(Riant)*

Elle fait un braquage, le jour de ses soixante-dix ans, - vieille dame indigne. La police ne la retrouve pas. Comment pourrait-on la soupçonner, avec son visage tout ridé, ses cheveux blancs ? Son sourire malicieux...

Lui :

Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'hésite même pas. Elle rend les clefs de son studio au propriétaire, après avoir dit ses quatre vérités au concierge vétilleux qui l'a embêtée toute sa vie. Elle monte dans le premier train, pour le Sud.

Elle :

Dès qu'elle voit la mer, son cœur s'accélère.

Lui :

Elle s'installe ici, tout de suite. Une fenêtre, directement sur la plage.

Elle :

Plutôt une immense baie vitrée... Ne sois pas pingre avec elle ! *(Amusée.)* Tous les matins, elle guette le lever du jour. Elle s'émerveille, des flots toujours doux, éternellement là. Elle se baigne, entre cinq et six...

Lui :

Ou comme aujourd'hui, pas loin de sept heures.

Elle :

Mais là c'est uniquement parce qu'elle s'est autorisée une grandiose grasse matinée : pour se remettre du magnifique feu d'artifice d'hier soir ! *(Ils éclatent tous deux de rire.)*

Lui :

Si ça se trouve, c'est une Hollandaise en vacances, qui vient là tous les ans, depuis des années !

Elle

Ou bien elle est d'ici ! Née sur place... La dix-huitième génération, pas un qui soit parti ! Les hommes étaient pêcheurs, les femmes sont désormais bien utiles, avec le développement du tourisme. Même ses enfants et petits-enfants sont sollicités, pour vendre des coquillages, des boissons fraîches et des glaces, sur la plage, en plein soleil !

Lui :

D'ailleurs ta « vieille dame » est toute jeune, dix-huit ans à peine, elle vient seulement d'apprendre à nager...

Elle :

...et c'est pour vaincre la peur, qu'elle vient si tôt, le matin, lorsque les garçons ne risquent pas de la couler...

Lui :

Et le bonnet de bain ?

Elle :

Son brushing ! Elle ne va pas passer une heure avec son sèche-cheveux, tous les matins... Je la comprends, surtout qu'elle a les cheveux tout raides, sans cela. Des vrais spaghetti ! Elle leur donne un petit mouvement, de vague, justement...

Lui :

J'adore la vie des gens ! *(Ils rient.)*

Elle :

Tout ce que l'on peut imaginer ! *(Un temps.)* Ah, comme on est bien ! *(Fermant les yeux.)* Surtout ne bouge pas, je suis au paradis !

Lui :

Moi aussi, mon amour !

(On entend le clapotis de la mer, tous deux restant les yeux mi-clos, l'air heureux.)

Scène 2

(Un cri, au loin, un bruit d'eau, genre « plouf » très amplifié, puis les mouettes, qui s'agitent. Tous deux sursautant)

Elle :

Tiens, on n'est plus seuls, on dirait !

Lui :

Non, ce n'est pas ici... *(La main en visière, scrutant l'obscurité en train de se lever.)*

On ne voit rien. Ce doit être plus loin... *(Un temps.)* Je t'aime, tu sais.

(La serrant dans ses bras. Ils se caressent tendrement. Un temps. Ce moment de bien-être extrême est interrompu à plusieurs reprises par une voix au loin, beuglant des chants inaudibles.)

Elle :

Un alcoolique au petit matin ?

Lui :

Ça gâche tout ! Ils ne pourraient pas dormir, ou se taire ? Jouir de la beauté à l'état pur, sans tout salir, vilement venir anéantir les charmes de notre belle solitude ?

Elle *(se serrant voluptueusement contre lui) :*

Non, cet ivrogne ne gâche rien... Il suffit d'ignorer son existence. *(Chuchotant)* Je suis si bien, seule, avec toi !

Lui : *(scrutant au loin, avec attention.)*

Il s'agit probablement d'un fêtard isolé, ce n'est rien, tu as raison. *(Haussant les épaules)* Et puis, il est loin... *(Un temps)* Je t'aime, tu sais.

Elle :

Moi aussi, ô mon amour.

(Sursautant tous deux, la voix au loin, beuglant des chants inaudibles.)

Lui *(tentant de faire diversion) :*

Quelle splendeur, ce lever de soleil...

Elle :

Tu la vois, notre baigneuse ? On sent sa bonne volonté, oui, elle s'entraîne de manière studieuse : elle suit les bouées... Elle fait ses longueurs, avec application. On dirait une bonne élève, qui répète ses leçons... Je suis sûre qu'elle vient là, chaque jour.

Lui :

Tu m'aimes ?

Elle :

Oh oui mon amour. Et toi ?

(Sursautant tous deux, la voix au loin, beuglant des chants inaudibles.)

Lui :

Ma belle, ma douce... Je suis si bien, là.

Elle :

Tu te souviens, quand on s'est rencontré... *(Elle glousse et lui parle à l'oreille.)*

Lui (se trémoussant):

Mon amour...

Elle :

Ce petit air, cette fraîcheur, avant le lever réel du soleil. Jamais je n'oublierai ce moment que nous passons ensemble...

Lui :

Tu sais ce que nous pourrions faire, tout à l'heure... *(Il se penche, lui parle à l'oreille, ils gloussent et sont interrompus par l'arrivée d'un homme, trempé, dégoulinant, qui va peu à peu se poser juste à côté d'eux)*

Scène 3

L'homme *(la voix chevrotante, comme les alcooliques, ou les malades, leur parlant de loin, très fort, puis s'approchant, jusqu'à déposer sa paillasse à moins d'un mètre d'eux) :*

Bonjour, M'sieur-Dame !

Salut les amis !

Coucou les par-ici... *(Eclatant de rire.)*

(Puis les observant, les dévisageant même, franchement, les mains sur les hanches.)

Ah, un homme et une femme... *(Un temps, puis riant.)* Un gus et sa dame !

Elle *(polie, mais glaciale) :*

Monsieur. Bonjour.

Lui (*froidement*) :

Bonjour.

L'homme (*à la cantonade*) :

Ça ne vous dérange pas que je m'installe, là, à côté de vous. Ne me dites pas oui, ne me dites pas non, parce que moi, je reste, de toutes les façons.

Je suis curé. (*Un temps.*) Vicaire de rues, moi, m'sieur dame. (*Riant, se frottant les mains, de satisfaction.*) Vous croyez que c'est la pleine lune ? Je n'y suis pour rien, j'ai toujours la tête dans le cirage...

Elle (*à son amant, pendant que l'homme s'installe, arrangeant sa paillasse tressée sur le sable, déposant ses affaires*) :

Qu'est-ce qu'on fait ?

Lui (*discrètement*) :

Tu veux qu'on s'en aille ?

Elle (*à part*) :

Non, on ne peut pas lui faire cela...

Ce serait désobligeant. (*Un temps.*) Il doit déjà se sentir un peu seul, cet homme-là. Le pauvre !

Lui (*l'enlaçant, comme pour la protéger*) :

Faisons comme s'il n'était pas là. Il partira bien, de lui-même... Je t'aime, mon amour !

Elle (*jetant un coup d'œil du côté de l'homme.*) :

Moi aussi. (*se serrant contre son amant*) : Bon, je ne regarde plus que la mer, et toi, tu es si séduisant... Il ne faut pas qu'il ait l'impression que l'on s'occupe de lui !

Lui :

Il se lassera, de lui-même...

Elle :

Oui, certainement...

L'homme (*d'une voix excessivement forte*) :

Moi, je suis aumônier, curé des rues. (*Fier*) Cureton. Je ne vous dérange pas, M'sieur-Dame ? Vous avez de la chance, que je sois là... C'est la base même du système qui est remise en cause. Je ne sais pas si les gens se rendent compte...

Lui (*poli, sans le regarder*) :

Merci monsieur, nous n'avons pas besoin de vos services.

L'homme :

Bon ! Je vais fumer un cigare. (*S'énervant, comme s'il comprenait à retardement*) Comment ? Pas besoin de mes silices ? Heu, pas de service pour mon embonpoint, heu, pas de recoin pour mes sévices ?

(*Il rit*) Moi, je suis curé, vous savez... Même si on m'a lavé le cerveau, il y a encore des images, qui restent ! Ma mémoire a été détruite, mais Dieu est là, sept ou huit ans de tables, ça se résume à une cuillère à pot. Même pas... Je ne peux pas me rappeler de certaines choses, je n'y ai pas accès, dans ma tête... (*Menaçant, soudain.*) Alors, comme ça, vous n'avez pas besoin de mes services ?

Lui

Ne vous énervez pas, Monsieur, nous n'avons pas besoin de vous... pour l'instant !
Nous verrons plus tard...

Elle (*froidement*) :

Maintenant, merci de bien vouloir nous laisser. (*Faisant tous deux comme si l'homme n'était pas là, regardant la mer, au loin, se chuchotant des paroles à l'oreille...*)

L'homme :

Je m'en fous, moi j'ai un beau sac à dos. Oui, un super sac à dos que Dieu m'a donné. Et puis un matelas de Dieu. Bon, moi, je suis curé de la route, je vais, je viens. Révérend chapelain. S'ils m'embêtent, c'est simple, je dirai, « Je suis cureton analphabète ! » (*Riant de lui-même.*) Il est beau, le sac à dos que Dieu m'a donné... (*Se frottant les mains*) Beurk. C'est quoi, cette méduse, là, au bord de l'eau.

Heureusement, ce n'est pas un requin. Vous n'avez pas peur des méduses, eh, M'sieur Dame ? Il ne faut pas les craindre. Les méduses, comme les requins, c'est Dieu qui les a envoyées sur terre. Comme les pins, les palmiers, les automobiles, les mamans de la fête des mères, les moustiques, les poux et les choux-fleurs. Même les crabes. Moi j'aime bien les méduses que Dieu a faites... (*Un temps.*) Il y a des tas de choses que je ne perçois pas, car je ne sais même pas qu'elles existent... (*Un temps.*) Pourquoi je suis allé me jeter à l'eau ? (*L'air surpris.*) Maintenant y'a tout qui est mouillé. Mes chaussures, ma veste.

(*Un temps.*)

Le ciel était tout étoilé voilà qu'il s'éteint : les spots vont s'allumer. (*Un temps.*) J'ai chaud, j'ai froid, des fois. Ça dépend. Moi je vais, sur la route, je suis curé des rues. C'est qu'il y a du boulot. Sur le fond, moi, j'aurais aimé être tranquille... (*Riant*) Des fois, j'arrive à me rappeler des trucs ! Il y a beaucoup de données que je n'ai pas... J'ai perdu l'accès. (*Luttant contre des moustiques imaginaires.*) J'en ai vues, des choses... il y en a d'autres, que je ne comprends pas très bien... (*Riant*) Les réponses, à un certain moment, se croisent et se mélangent... (*Grave, soudain.*)
Pourquoi je suis allé à l'eau ? (*Un temps.*) Parce que Dieu me l'a demandé...

Elle (*chuchotant, le regard toujours fixé sur l'eau, pas du tout sur leur voisin.*) :

Ça va, mon cœur ?

Lui (*chuchotant.*) :

Et toi ma belle ? (*Se serrant l'un contre l'autre.*)

L'homme (*poursuivant*) :

Moi je vais me fumer un cigare que Dieu m'a donné. Ah, ça c'est du bâton de chaise ! Toute une boîte de vrais bons cigares... (*Tenant d'allumer son briquet, en vain, on entend le bruit de la pierre qui refuse de pétiller.*) Bon sang, pourquoi, putain de bordel de dieu, il ne veut pas s'allumer, ce briquet, bordel de merde, moi je veux fumer un cigare, et mes allumettes sont toutes mouillées, et mes affaires. (*L'air tout content.*) Si on me demande autre chose, je n'ai pas les éléments... Et puis il y a eu ces lavages de cerveau... En matière de vie sociale, affective, je pense qu'il faut être extrêmement prudent. Ah, il est beau mon sac. Merci mon Dieu pour ce beau sac et ce jour qui se lève. Encore un beau jour. Purée, mes papiers, pourquoi mes papiers sont tout mouillés ? (*Un temps*) Il y a des choses que je perçois que d'autres n'imaginent même pas... Mais cette histoire, je me souviens, cela me revient, petit à petit... C'est un truc fou ! Il faudrait peut-être clarifier les choses... (*Farfouillant dans ses poches.*) Oh, putain, mes papiers, pourquoi mes papiers sont-ils trempés ?

Dieu m'a dit d'aller me mettre à l'eau alors moi je suis allé me mettre à l'eau. (*Un temps*) Il est beau ce sac à dos que Dieu m'a donné... (*S'adressant à ses voisins*)
M'sieur-dame, vous n'auriez pas du feu, s'il vous plaît ?

Elle :

Nous ne fumons pas, désolée.

L'homme :

Ah, vous ne fumez pas. (*Un temps*) Vous savez, c'est drôle, moi, (*riant*), quand je suis parti sur les routes, c'était le 12. Douze, c'est bien huit plus quatre. Et quatre, c'est deux fois deux. Personne ne pourra dire le contraire ! C'était forcément un signe, non ? Surtout que la première voiture qui m'a pris, en stop, beurk, (*l'air affolé*) - ah, je ne l'aime pas, cette méduse, elle se rapproche, c'est affreux... Elle est grosse. La voiture, je n'ai pas voulu monter dedans, tu parles : 6666 DI 66 ! Le chiffre du diable. Belzébuth lui-même... Le type, je n'ai pas cherché à lutter, je suis

parti en courant, quand j'ai vu qu'il s'arrêtait. J'aurais dû l'assommer. Mais contre le démon, sans un peu d'ail, un chapelet de buis, et un crucifix, on fait quoi, hein ? Hein m'sieur dame, - incubes et succubes -, on fait quoi ? *(Les regardant, attendant une réponse, qui ne vient pas.)* Oh, je fumerais bien une petite cigarette. C'est drôle, elles sont toutes mouillées. Ou plutôt mes cigares, cette fois. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Des cigares à cinq euros quarante-deux centimes la boîte... ! Des sacrément bons ! Toute une boîte !

(Un temps.)

Moi je ne teins pas ma chemise, c'est comme pour monter à l'échelle. Je ne sais pas ce qui est mieux : est-ce qu'il y a un poteau, là , vous croyez qu'il y a un crabe, m'sieur dame ?

(Ils ne répondent pas), Oh, je vous cause, là, à vous. *(Il fait un geste dans leur direction, - un peu plus violent -, mais eux semblent médusés, concentrés sur la mer.)* *(Lui, changeant de ton, plus détendu, soudain.)* Moi j'suis curé *(rire de satisfaction)*, cureton de la route, itinérant, quoi ! ça c'est bien. Je ne sais pas ce qu'elles ont, mes allumettes, elles ne veulent pas marcher. *(Riant.)* Elles pourraient peut-être courir... *(Les implorant.)* Vous n'auriez pas du feu, par hasard, m'sieur-dame...

(Un temps. Sortant de ses poches un bois flotté tout tordu.)

Je peux vous jouer de la musique, si vous voulez. Regardez, j'ai ce saxophone, c'est Ray Charles lui-même qui m'a appris à le maîtriser. Merveilleux instrument ! *(Fermant les yeux, et jouant silencieusement, en gonflant ses joues, faisant bouger ses doigts...)*

C'est beau, n'est-ce pas ? *(Il mime encore.)* C'est de l'écume de Boris Vian ! Y'a des jours, j'entends tout l'orchestre, qui m'accompagne...

Lui *(pendant qu'il joue, à sa compagne):*

On y va ?

Elle *(discrètement, à son amoureux, à part) :*

Je ne voudrais pas lui faire de la peine, attendons encore deux minutes. Le pauvre homme ! Qu'il ne se sente pas repoussé, abandonné. Il doit déjà être si seul... On partira après.

(Un temps, puis sans y croire, sur le ton de qui cherche à faire illusion, sans conviction...) Tu as vu, les rochers, ils sont encore plus roses que tout à l'heure. Et là, derrière, on dirait un dauphin...

L'homme :

Des fois, on trouve de gros requins par ici. Un alligator, aussi. De petits dinosaures, *(un temps, puis semblant rectifier)* - mais c'est plus rare. Il y a des gens que je connais... j'ai les noms ! Je peux les révéler, si je veux... L'investissement que ça représente ! C'est un travail énorme... J'ai photocopié les listes... Tous ceux qui ont basculé... Et moi, ce matin, regardez... *(s'énervant)*, alors, bordel de dieu, vous allez regarder !

Elle (*apaisante et sans lui jeter un regard, les yeux toujours fixés sur la mer, en face*):

Oui, oui monsieur, c'est vrai, je vois...

L'homme (*calmé*) :

C'est la faute aux crabes. (*Un temps.*) J'ai entendu Dieu qui m'a dit de me mettre à l'eau, alors moi j'ai marché sur les flots et les crabes m'ont mordu la plante des pieds. (*Surpris.*) Tout le monde ne flotte pas ! (*Riant.*) Mais ce n'est pas grave, parce que je suis cureton itinérant, curé des rues, des plages et des villes. (*Un temps, s'agitant sur sa pailasse.*) Le vicaire à sa mémère... J'en rencontre des poignantes, vous n'imaginez même pas. De mémères bien pépères... (*Un temps.*) Moi, je me fumerais bien une cigarette. Ou un cigare. Une pipe. Vous n'auriez pas du feu, par hasard ?

Lui :

Non, désolé.

Elle (*s'énervant un peu, mais se retenant d'exploser.*) :

Même pas désolés : nous ne sommes pas fumeurs ! C'est mieux comme ça... Je déteste que la tabagie des autres me brûle passivement les poumons...

Lui (*la faisant taire d'un regard, s'adressant à l'homme, de façon apaisante.*) :

Non, Monsieur, nous ne pouvons rien pour vous.

L'homme (*fataliste, soudain*) :

Bah, si les allumettes ne marchent pas, ni le briquet, c'est que Dieu l'a voulu ainsi (*Riant*), alors je ne vais pas fumer...

(*Haussant les épaules*) Contre la volonté divine, on ne peut rien. (*Un temps*) Moi, je suis devenu croyant quand mon poisson rouge est mort. Mon ami Pitipiti. On l'avait ramené de la foire, maman et moi, dans son sachet transparent. Il était beau ! Ma mère lui a acheté un joli bocal, tout rond, et il tournait. Je le regardais toute la journée, toute la nuit... (*Sur le ton de la confiance*) Quand je ne suis pas curé des rues, j'ai une belle chambre, chez maman. Ou plutôt, c'est elle qui s'impose, chez moi. Rapport à son complexe d'Oedipe. Elle me garde près d'elle. Je la laisse faire, parce que sinon, elle irait où ? Mais des fois j'appelle les flics, quand elle m'embête trop. Des fois ils viennent. (*Agressif, soudain*) Quand ils veulent m'embarquer, je me défends. (*Gestes de karaté.*) Je mords ! Je tape ! (*Tristement.*) Ils piquent, à l'occasion, alors là il n'y a plus rien à faire... Pire que des méduses ! Les brûlures, ça te fait des tatouages, t'en as pour des mois, après, avant que ça disparaisse... Un peu comme les colos : vous aimiez, vous, quand vous étiez petit ? Moi, chaque fois, je voulais rentrer, je pleurais, et les moniteurs me traitaient de mauviette ! Les choses sont tellement lointaines, pour moi, c'est difficile... Il y a des événements dont je me souviens, ça dépend de l'ordre, c'est assez compliqué... Embrouillé.

C'était avant ma tonsure, je n'avais pas encore fait des études. Me manquaient les compétences. Maintenant, *(tout fier)*, je suis curé de rues... *(Soupirant.)* Même quand j'avais la tête entière, ce n'était pas évident pour moi... Après, ce sont des choix difficiles à faire... par rapport à ce qu'on a vécu, ce qu'on a souffert. Je ne connais pas tout. Dans un monde d'incertitude, c'est un atout. *(Un temps.)* Oh, je fumerais bien une cigarette, ou juste une pipe. Pas un cigarillo... il ne faut pas exagérer. Vous n'auriez pas du feu, monsieur-dame ?

Elle *(chuchotant) :*

Je vais me baigner. Tu restes là, mon amour, ou on y va ensemble ?

Lui :

On pourrait se rendre plus loin... Ce serait plus raisonnable ! *(Tentant de se lever.)*

L'homme! *(agressif, au début)*

Ne bougez pas ! *(se radouçissant)* Moi, quand Dieu me téléphone, je n'hésite pas, je réponds immédiatement. C'est qu'il y a du boulot. Même des SMS, il m'envoie. L'autre jour, à la télé, je l'ai bien compris, le présentateur, vous savez, le petit, avec son gros nez, et son pull vert qui signalait l'urgence, c'est à moi qu'il donnait tous ces ordres. *(Penaud)* Je n'ai pas obéi tout de suite... C'est pour ça qu'il y a eu cet attentat, au Liban...*(désespéré)* Tous ces morts... Je ne le voulais pas. *(L'air soupçonneux, chuchotant soudain.)* Mais je ne vous en dis pas plus. Avec les micros, il faut se méfier. *(Un temps. Se trémoussant sur sa paillasse, ne tenant pas en place.)* Ce que je voudrais comprendre, c'est les règles. Je ne comprends pas toujours très bien. C'est parfois difficile. Obscur, même ! Comme cette histoire de poteaux. Il y a un pylône, ou bien c'est...

(Elle et Lui s'embrassent, il s'interrompt pour les agresser :)

Non mais... obsédés ! Vous n'avez pas honte ! Et la pudeur ? Et le respect d'autrui ! On ne s'embrasse pas ! J'ai dit... Dieu a dit ! Non mais ! *(Surpris, Elle et Lui se tiennent à distance, embarrassés. Ils se tiennent par la main, on les sent sur leur garde.)* Je suis sûr que monsieur a des pollutions nocturnes ! Oh, si, ne niez pas ! Madame ne peut même pas s'en douter, n'est-ce pas ! Madame est une sainte. Mais lui, comme tous les hommes... C'est le diable... Le corps, c'est une sacrée saloperie, n'est-ce pas. Moi j'aimerais m'en débarrasser. Souvent j'essaie. *(Montrant ses poignets, les deux autres ne regardant pas.)* Oui, restent des traces ! Mes coutures de peau, mon feu sacré, la fermeture hermétiquement close, entre l'intérieur et l'extérieur : ça, c'est avec la lame de rasoir, que je l'ai sculpté. Mais quand ce sont les cachetons *(rires)* alors là, je les berne tous ! Ils me disent « Prenez vos médicaments ! » et moi, bien sûr, je les extrais hors de la boîte, sous leurs yeux, je fais semblant de les avaler, mais en vrai, *(rires)*, je les maintiens dans ma main, - ils ne peuvent rien me reprocher, les infirmiers, je les ai pris ! *(rires)* Après, je les garde, dans mes affaires, et j'avale tout d'un coup, le jour où Dieu me dit de le faire ! Mais il n'y en avait pas encore assez, sans doute. Le lavage d'estomac, ce n'est pas très agréable, vous savez... et puis au réveil, je voyais toutes ces ombres, ces visages de mort. J'ai cru que c'était l'Achéron. Le fleuve des enfers, il n'existe pas que dans la mythologie grecque : un type m'en a parlé, Arthur, il s'appelle. Un sacré zig, un pote à moi, de l'hôpital. Les âmes des morts, pour

entrer au royaume d'Hadès, le traversent sur la barque de Charon et c'est pour cette raison que je viens ici, j'attends de le voir passer... L'eau m'attire ! Mais je peux aussi me pendre, ou me jeter sous les roues d'un camion, sur les rails, quand passe le train, si je veux. J'ai le choix et...

Scène 4 (et finale)

(La dame au maillot et bonnet de bain arrivant d'un pas décidé, mouillée, elle aussi.)

La dame au maillot de bain :

Monsieur, ce n'est pas bien ce que vous faites !

(Les deux amoureux tournent la tête vers elle, la regardent, surpris. Ils suivent la conversation avec attention, les yeux tout ronds.)

L'homme *(pas du tout étonné, comme si elle n'avait rien dit) :*

Vous n'auriez pas du feu ? J'ai un frère sourd et muet. Vous savez comment on signe « aimer » ? Signer, c'est dire avec les mains. Souvent on dit mieux sans parole, vous ne trouvez pas ? On serre les doigts, on les rapproche, comme s'ils allaient s'embrasser, sur la bouche. Sauf que ce sont les doigts qui représentent les lèvres. *(Tout fier de lui, montrant le geste.)* Tout simplement !

Et s'en foutre, ne rien avoir à en faire... c'est encore plus facile !...

La dame au maillot de bain :

Mais il me nargue, ce n'est pas possible ! Monsieur ! Je vous parle !

L'homme *(poursuivant, comme si elle n'avait rien dit) :*

... Pour montrer l'indifférence, on hoche le poing droit, comme une tête, narquoise... Pas mal, non ? *(Montrant le geste.)* Vous voyez, vous comprenez ! Eh bien moi, avec mon frère, on n'arrêtait pas de discuter. Mais il veut que je me fasse soigner. Ça, pas question ! Chacun son truc : comme si moi je voulais le faire parler...

La dame au maillot de bain *(s'approchant de lui, se penchant sur lui, mais pas trop près tout de même) :*

Monsieur, vous allez me rendre mes affaires !

L'homme *(comme si elle n'avait rien dit) :*

Vous comprenez, on l'accorde bien aux condamnés ! Pourquoi pas à moi ? J'aimerais bien fumer une petite cigarette, ou un cigare. *(Criant soudain, en espagnol, le poing en avant :)* Cuba libre !

On dit « libré » comme librettiste, parce que c'est du cubano mais en français c'est « Cuba libre » qu'il faut dire, comme le « cul bas » (*riant*), et « libre », comme déséquilibre, ou fibre. C'est mon pote Arthur, qui me l'a expliqué, il s'appelle Castro, des fois, ou Fidèle, selon les jours... Quand il a bu du rhum, il s'exprime très bien, dans tous les dialectes du monde, c'est le miracle des langues de feu dont parle la Bible.

La dame au maillot de bain :

C'est ma paillasse, Monsieur ! Vous êtes assis sur MA paillasse. Et là c'est MON sac !

L'homme (*surpris*) :

Ah bon ?

La dame au maillot de bain :

Oui monsieur, alors rendez-moi mes affaires !

L'homme, (*penaud*) :

Je croyais que Dieu...

La dame au maillot de bain :

Et moi je vous dis que ce sac et cette paillasse m'appartiennent ! Non mais...

L'homme (*à nouveau uniquement préoccupé de son tabac*) :

C'est que j'avais toute une boîte de cigares, des chers... Moi, si Dieu veut que je ne fume pas, d'accord. Mais si vous aviez une petite allumette... ça pourrait me dépanner !

Mon frère a eu de la chance, à la fin du XIXe siècle, on a voulu interdire la langue des signes. C'était l'oralisme, qu'ils disaient ! Vous vous rendez compte, tous ces savants, qui voulaient faire parler et entendre les sourds et les muets ! Ils étaient cinglés ! Que des spécialistes ! C'est vraiment une histoire de fous, non ? Je vous assure que c'est vrai, au congrès de Milan, je crois que c'était en 1880, ou une date dans le genre, ils ont décidé d'interdire ce langage qui datait de je ne sais pas combien de siècles et qui rendait service à tous les malentendants et malparlants du monde ! Un congrès international pour l'amélioration du sort des sourds-muets... où on décide de les priver de leur seul moyen de communication : cinglés, ces savants ! Pourtant, avouez que c'est instinctif, non, quand on ne connaît pas une langue : on utilise ses mains. (*Joignant le geste à la parole, comme un alcoolique.*) Vous avez soif, vous montrez la bouteille, non ? Et faim, votre estomac... Eh bien là c'était pareil, mais à l'envers ! Pas le droit de signer ! (*Hochant la tête, scandalisé, le regard perdu dans le vide.*)

Sacrée utopie : dans certains hospices, ils sont allés jusqu'à ligoter les mains des enfants qui voulaient communiquer par gestes ! Ces savants croyaient être des bienfaiteurs de l'humanité ! Ils ont agi au nom de la science, et par charité chrétienne... Même bercer leur poupée, les petites sourdes ne le pouvaient pas ! Il paraît que c'était pour les inciter à parler... On leur ficelait les bras comme pour s'ils avaient été fous. C'est dingue, non ?

La dame au maillot de bain :

Ah çà... vous ne manquez pas de toupet, vous ! (*Articulant nettement comme s'il était sourd, et en parlant face à son visage.*) Je vous parle, moi, monsieur ! Avec des mots ! Et je voudrais que vous me rendiez mon sac et ma pailleasse...

L'homme (*comme s'il ne l'entendait pas, très fier, se trémoussant*) :

Je suis curé de rues ! Ah, si vous saviez comme le doute est douloureux... Et quand on croit, on doute tout le temps ! Je marche à l'aveuglette, au bord du précipice. Je désirerais tellement connaître la Paix ! Pas de faux pas... (*Riant aux éclats.*) Vous voulez savoir un secret ? (*Chuchotant*) Nous serons sauvés par les mouettes, par les pailleasses et les sacs à dos de Dieu... Quelle merveille que cette vieille terre dégénérée puisse encore engendrer des mouettes, des pailleasses et des sacs à dos divins...

La dame au maillot de bain :

Quel culot !

L'homme (*très hautain, se dandinant*) :

Moi, je suis cureton !

La dame au maillot de bain (*haussant les épaules, hochant la tête, le regardant avec commisération*) :

D'accord, mais vous allez d'abord me rendre mes affaires. Non mais, Monsieur... (*Avec autorité.*) Allez, levez-vous, rendez-moi cette pailleasse, sur laquelle vous êtes allongé !

L'homme :

Mon matelas ! Le lit moelleux que Dieu m'a donné ! Commencement de la solitude fondamentale... ne nous séparez pas ! Nous sommes amis, désormais. Vous avez lu Saint-Exupéry : « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. » Cette pailleasse et ce sac me connaissent, désormais... Nous sommes amis ! (*S'étalant plus encore.*) Cette couche est drôlement confortable, dites-donc ! Remarquez, quand je dors, je ne m'arrête pas : je tourne... J'ai quand même eu des problèmes au cerveau, quand j'étais jeune. Tous ces chocs, de départ, ça m'a secoué, beaucoup, et ce qu'il y a eu après, ça a été terrible... Dans le fond, je ne comprends pas tout très bien. C'est extricable ! Ou inextricable, cette histoire de

barbe, de moustache, de bague et de cigare, ça passe ou pas, c'est comme cette sombre affaire de table. (*Timidement, tout doux.*) Je suis aux confins, séparé seulement par la mer... La nuit, je suis sujet à des palpitations, en proie à un tremblement bizarre, de tout mon corps... (*Pathétique.*) Moi, j'ai toujours l'impression de faire ce que l'on me demande, alors est-ce que je vais y arriver ?

La dame au maillot de bain :

Eh bien, surtout, rendez-moi d'abord mon sac !
(*Tonique*) Restituez-moi mes biens !

L'homme, déçu :

Je croyais que Dieu...

La dame au maillot de bain :

Oui, il faudrait peut-être penser aux clefs, avant de nous prendre nos affaires. (*Sur un ton pédagogique, essayant de lui expliquer la raison de sa colère.*) Nous avons de quoi rentrer chez nous, dans nos sacs ! Et moi je fais quoi, pour ouvrir la porte, à votre avis ? Les gens ne se rendent pas compte...

L'homme :

Je croyais que c'était Dieu qui...

La dame (d'un ton sans réplique) :

Allez, levez-vous, rendez-moi ce sac, et cette paillasse. Ils m'appartiennent !

L'homme (se relevant, tout contrit) :

Je n'ai pas bien compris... je suis machine arrière, machine avant sur au moins trois mois. Elle n'est pas contagieuse, ma confusion ? (*Parlant comme un enfant, qui vient de se faire gronder*) Oh, Dieu m'avait donné un si joli sac à dos... C'est assez difficile pour moi. Les gens n'hésitent pas à prendre une scie, c'est délirant, en termes de liberté. Ce sac, pour mon gros tricot, le caleçon, c'était bien. (*On le voit enfin, ce sac, vraiment pas du tout assorti à sa tenue d'homme de la route !*) Cette musette, ce havresac, il m'allait bien, avec ses couleurs, et ses trésors, à l'intérieur...
(*Un temps.*)

Surtout ce miroir. Je l'ai caressé, dans ma main. On voyait un affreux barbu, dedans. Je lui ai craché au visage. Jésus a dit : « Tu te raseras tous les matins ! » C'est dur parfois de trouver un peu d'espace, une oasis, chaque jour, pour pouvoir me maintenir propre. Je n'aime pas les rétroviseurs, mais celui-là me rappelle maman. Avec son cœur gravé, en haut. N'empêche, les reflets qu'il propose sont moches comme tout ! Echevelés ! Ils m'égarèrent ! Et face à ces images, je ne sais plus où donner de la tête...

Ce truc abject, je l'ai jeté !

La dame, *(la bouche ouverte, d'étonnement.)* :

Mon miroir ! Ce cadeau de feu mon mari...

L'homme *(Soudain agressif)* :

Quoi, qu'est-ce que tu veux, eh, la vieille... *(Face à ses gestes violents, elle a un mouvement de recul.)* Je sens qu'autour de moi le monde s'écroule. Eh, pouffiasse, j'ai mon permis de naviguer ! Qu'est-ce que tu crois, pauvre pomme !

Lui *(intervenant à son tour)* :

Restez poli, Monsieur, cette femme...

Elle *(tentant de calmer le jeu)* :

Là, là... tout va bien... Ne nous énervons pas. *(Un regard apaisant à la dame au maillot de bain mouillé)* Allez, Monsieur, vous rendez gentiment son sac à madame, et sa paillasse. *(On s'aperçoit alors qu'il s'agit d'une vieille paillasse, toute trouée.)* Voilà. Très bien. Très bien... *(Cherchant à l'amadouer.)* C'est parfait, monsieur !
Très bien, là..., tout va bien, très bien...

L'homme *(s'accompagnant de larges gestes des mains)* :

Ne vous faites pas de mauvais sang. Au-dedans de mon être tout s'émiette. Toutes les feuilles des platanes sont tombées... je vais pouvoir retourner jouer aux cartes. Ou bien je vais regarder cette sorcière, là-bas, dans le quartier des Tamaris : elle pousse la carriole, avec son homme, dedans. Elle s'amuse, je pense ! Mais c'est trop cher pour moi, ça me fatigue... Et ce brouillard, c'est l'humide, qu'il y a... qui est-ce qui tire les ficelles ? Cette totale incompréhension, avec les gens, c'est désolant ! Qui est-ce qui est devant, derrière, qui est-ce qui est à côté, derrière les fagots ? *(Triste.)* Je n'arrive pas à comprendre, plein de choses. C'est une question de conditionnement, et comment aborder... oui, il faut choisir entre sensibilité et affaires. Les affaires se passent de sensibilité. Sans allusion, on s'en fout, de vous... J'ai été défragmenté. Les messages que j'ai reçus, je pense qu'ils sont erronés. On m'a peut-être mis de la fumée dans la tête... La Paillotte avait dit, « Il faudra passer dessus ! » Vous comprenez ? D'autant que moi, je n'ai pas vraiment choisi... Je suis curé, cureton des rues... Je ne sais pas ce que je vais devenir...

La dame *(récupérant d'un geste sec son sac à dos et sa paillasse):*

Non mais, celui-là, il se croit tout permis !

L'homme *(la parole impétueuse et saccadée)* :

Vous savez, j'ai le cerveau défoncé, les idées me viennent petit à petit. Je voudrais tellement pouvoir raconter ma vie, toute entière, à quelqu'un. Cela m'aiderait, j'aimerais en saisir les obscurités et les ombres. Je suis comme chacun de vous un

cas particulier. *(Un temps. Puis pointant son doigt vers eux.)* Ça jette des pierres, mais si ça se trouve, ce n'est pas mieux. D'ailleurs, là, ce n'était pas moi. *(Un temps)* Ma vie a été détruite, il y a des parties que j'ai vérifiées, c'est très pénible. Surtout à cause des raccords. *(Un temps, l'air chargé de sous-entendus sérieux.)* J'ai ma petite idée, vous savez ! *(Un temps.)* Avec ou sans moi, les cellules sont détruites à 70-78 pour cent, je n'y peux rien, ce sont des connexions, qui n'y sont plus... Les choses simples de la vie posent problème, et pourtant j'ai bu des litres et des litres de jus de citron, moi, Madame ! Je m'estime blanc... Oui, j'ai compris que c'était white, comme on dit, mais je ne suis pas totalement sûr, j'aimerais que ce soit confirmé... Vous comprenez, je suis curé des rues, moi, Monsieur-Dames... Je ne divague pas comme une âme errante. *(Un temps.)* J'avance !

La dame *(s'éloignant, serrant contre elle le sac à dos et la pailasse, puis hochant la tête, avant de repartir):*

C'est vous qui avez jeté ce sac en plastique, là ?

(Elle se dirige vers la mer, d'un pas décidé.)

Qu'est-ce que c'est que ce pollueur ! Vous n'avez pas honte, Monsieur !

(se penchant sur l'eau, pour ramasser un sac en plastique abandonné.)

L'homme *(effrayé, se cachant le visage, tout en hurlant.) :*

Attention ! Elle va vous piquer !

La dame :

Qui ?

L'homme :

La méduse !

La dame *(haussant les épaules) :*

Et le moulin à vent, là-bas, en face, vous le voyez ?

L'homme *(exalté) :*

Oui, mon copain d'hier me l'a déjà montré... il n'y a plus rien qui tourne rond. Comment survivre, ici, c'est une vraie terre étrangère ! Sur sa monture, juste à côté, on aperçoit Don Quichotte. Vous en connaissez l'histoire ? Je l'ai lue dans la Bible.

Je peux vous la raconter, si vous le voulez. Je suis cureton. Curé cultivé... Moi, l'hiver, pour ne pas mourir gelé, je rentre à la bibliothèque municipale, et je lis. Je dévore, toute la sainte journée. Enfin, avant. Maintenant, j'ai trop mal à la tête. Je ne suis pas identique à ceux qui sont passés... *(Sur le ton de la confiance.)* On m'a donné des informations, mais ça ne me convient pas... Pour me concentrer, c'est plus difficile. Les cellules sont détruites... Je regarde les gens. Les arbres, par les fenêtres. Je m'endors, aussi. Parfois des cadavres me donnent un sandwich, il y a

des WC propres, et on peut boire de l'eau, au robinet, quand on a soif. Si je pouvais rester la nuit, je le ferais. Surtout qu'il fait chaud, là-dedans, vraiment bon. Mais à la fin, le système gauche a toujours raison, - je suis en exil, sans appel -, séisme, tsunami. Il faut toujours sortir...

Elle, (*chuchotant, à l'oreille de Lui*) :

Ce curé des rues me fatigue, à force...

L'homme :

Je voudrais fumer une cigarette... M'sieur dames, vous n'auriez pas du feu, juste une petite allumette ? (*se levant, marmonnant dans sa barbe, ne marchant pas très droit, pour traverser la plage*) Je ne sais pas comment vivent les autres... mes souvenirs s'altèrent, s'avèrent troubles. Bon, eh bien allons voir ce que Dieu va me donner, par là-bas, je continue ma route... J'ai un de ces programmes ! ça nécessiterait bien cent vies... Allons notre chemin : l'existence humaine est pleine de sens...

(*Les trois autres le suivant du regard, sans un mot, restent immobiles.*)

L'homme, *revenant* :

Au fait, j'ai un cadeau pour vous : Dieu m'a dit : « Sois généreux. », même avec les visages impassibles et les ombres muettes. Voilà toutes les pièces qui me restent, je vous les laisse...

(*Jetant une pluie de petite monnaie sur eux, - retournant ses poches, son portemonnaie, pour bien signaler que tout est vide.*)

L'homme :

Vous en avez bien plus besoin que moi-même !

(*S'éloignant.*)

L'homme, (*reprenant, en s'éloignant, cette fois définitivement*) :

Si je croise ceux de la mairie, ou ceux des ponts et chaussées : la pelle, ils s'appuient dessus, et le balai... ils attendent. Quand je passe, parfois, ça les réveille. Mais pas toujours.

(*Un temps.*) Les pauvres, ils sont bien à plaindre... (*Il sort.*)

La dame, Lui, Elle, (*secouant leur tête*) :

Eh bien, quelle rencontre !

Lui, (*éclatant de rire*) :

Vous connaissez l'affirmation de Jules Renard : « Tout auteur dramatique est responsable de ses actes. » (*Un temps.*)

Elle :

Cet homme-là, je ne pense pas qu'il soit auteur !...

La dame (*hochant la tête*) :

...Mais dramatique, il pourrait le devenir !

Rideau